

L'HISTOIRE DANS LES MÉANDRES DES PUBLICS : quand les « méchants loups » resurgissent du passé

Antoine DORÉ *

* Doctorant en sociologie au Cemagref (DTM) ; Sciences Po (CSO, CNRS) ; Université de Liège (SEED)
Domaine Universitaire, 2 rue de la Papeterie - BP 76, 38402 Saint-Martin-d'Hères Cedex
Courriel : <dore.antoine@yahoo.fr>

AU PRINTEMPS 2007, un historien publie un ouvrage volumineux consacré aux attaques de loups sur l'homme¹, entendant ainsi contribuer au débat qui fait rage depuis le retour naturel de ces prédateurs en France au début des années 1990. L'ouvrage présente une compilation de plus de 3 000 cas d'attaques de loups sur des hommes, recueillis notamment dans les registres paroissiaux, les états-civils et autres archives départementales du xv^e au xx^e siècle. Il en propose une analyse contextuelle, spatiale et temporelle, dont il tire concomitamment des enseignements sur le comportement des loups du passé et sur le fonctionnement des sociétés rurales qu'ils côtoyaient. Avant lui, d'autres historiens amateurs et professionnels avaient certes produit quelques écrits sur les « loups mangeurs d'hommes », mais l'histoire du méchant loup restait globalement bien enfermée dans les vieilles cages du folklore. La question de l'existence et de l'ampleur de l'anthropophagie des loups n'avait que peu de place dans les disputes entre lycophiles et lycophobes², relatives surtout à un tout autre « méchant loup » très actuel et sévissant de manière chronique : le loup mangeur de bétail.

Cette fois-ci, avec la publication de *l'Histoire du méchant loup*, la question des attaques de loups sur l'homme ré-émerge et prend rapidement une ampleur qui surprend et mérite qu'on s'y attarde. Qu'ils soient enchantés par ce livre, sceptiques voire indignés, bon nombre des acteurs impliqués dans les débats sur la place des loups dans nos sociétés actuelles ne sont pas restés indifférents au travail de l'historien. Il s'agit alors de comprendre l'importance que revêtent aujourd'hui ces loups du passé et le lien que les acteurs de la controverse opèrent entre la production de connaissances historiques et le cours de l'action publique liée à ces animaux.

Le devenir politique des loups en France est encore relativement incertain. À cet égard, l'analyse que nous pouvons en faire rejoint dans une certaine mesure les préoccupations de la sociologie des risques, qui s'est beaucoup intéressée aux incertitudes liées aux aléas et vulnérabilités futures. Cependant, certains auteurs ont montré qu'il existe également des situations où l'incertitude vient plutôt du passé³. La controverse historique qui émerge avec la publication de *l'Histoire du méchant loup*

1. MORICEAU, 2007.

2. Nous empruntons à Isabelle Mauz (2005) cette terminologie construite à partir de la racine grecque *lycos* : loup.

3. BARTHE, 2008 ; HACKING, 1995.

en est un bon exemple. Elle vient nourrir, complexifier et prolonger les incertitudes déjà nombreuses sur le présent et le futur des loups en France.

Cette contribution vise à rendre compte d'une enquête en cours portant généralement sur les enjeux et les conditions de production des connaissances historiques liées aux animaux, et en particulier aux attaques de loups sur l'homme. Il convient de focaliser l'attention sur la question spécifique de la réception publique de l'ouvrage⁴. À l'instar des travaux sur le rôle des interactions entre « spécialistes » et « profanes » dans la production de connaissances scientifiques et techniques⁵, nous montrons comment s'opère dans ces débats une véritable tentative de recadrage, de redéfinition et de transformation de la recherche de l'historien et de son objet d'étude. Après une description de la controverse, nous nous interrogerons sur les différences que l'historien fait subir aux loups. Dans un premier temps, nous proposons de décrire symétriquement⁶ les discordances entre acteurs au sujet de l'attribution de propriétés naturelles et de propriétés sociales aux faits dont ils débattent. Dans un deuxième temps, nous nous intéresserons au pouvoir des grands nombres⁷ et plus particulièrement aux effets des modes d'analyse quantitative dans la réception publique des connaissances historiques sur les « méchants loups ».

Les « méchants loups »⁸ aux oubliettes ?

76

Pour bien comprendre les conditions d'émergence et de réception publique de l'*Histoire du méchant loup*, revenons un peu en arrière pour décrire l'état de la question des attaques de loups sur l'homme avant que l'historien ne décide de s'en emparer⁹. Tentons alors de qualifier les formes et la dynamique du débat sur les attaques de loups sur l'homme auquel l'historien entend participer en lançant son enquête : quelles questions sont posées ? Par qui sont-elles posées ? Comment sont-elles posées ? Quelles sont les conceptions qui s'affrontent ? Sous quelles formes s'affrontent-elles ?... Nous apportons ici quelques éléments de réponses issus de l'analyse d'un corpus documentaire antérieur à la publication de l'*Histoire du méchant loup*.

4. Nous nous appuyons pour cela sur l'observation de séminaires d'histoire, de conférences publiques, de forums de discussion internet spécialisés, ainsi que sur une petite dizaine d'entretiens semi-directifs auprès des principaux protagonistes du débat (l'auteur du livre, quelques-uns de ses collègues et étudiants, quelques naturalistes investis dans la controverse et enfin quelques éleveurs ayant lu l'ouvrage). Nous analysons également un corpus documentaire constitué notamment d'articles de presse, de documents de vulgarisation généralistes consacrés aux loups, d'articles scientifiques et d'archives parlementaires.

5. CALLON, LASCOUMES et BARTHE, 2001.

6. CALLON, 1986 ; LATOUR, 1991.

7. DESROSIÈRES, 2000.

8. Afin d'éviter au mieux de prendre part à la controverse que nous décrivons et qui concerne, entre autres, l'existence et la légitimité des catégories de loups ayant attaqué des humains – « loups mangeurs d'hommes », « tueurs d'hommes », « tueurs accidentels », « tueurs intentionnels », « anthropophages », « enragés » –, nous utiliserons ici invariablement la catégorie générale de « méchants loups », que nous définissons ainsi : loups ayant commis des attaques réelles ou supposées sur des humains.

9. Loin de nous l'idée de juger de la démarche du chercheur au regard d'un diagnostic ex-post du contexte qui l'a vu émerger. Cela n'aurait pas de sens sans confronter ce diagnostic à un entretien approfondi avec l'historien qui serait invité à faire le récit circonstancié de la manière dont il s'est trouvé interpellé par une telle question et sur les choix qui l'ont conduit à s'engager dans une véritable « traque aux méchants loups ».

Un problème « nié » dans les sources de vulgarisation et les grands médias

Dans maintes sources destinées au grand public (presse, films animaliers, livres de vulgarisation, etc.), le doute n'a plus sa place :

« La peur du loup... est profonde, fantasmatique et infondée. Elle est celle du loup méchant qui dévore l'homme. « Les attaques sur l'homme ne peuvent en aucun cas être à l'origine de cette peur du loup », explique P.P. « Aucun cas confirmé dans toute l'histoire de l'humanité »... L'image du loup féroce pourrait un jour disparaître. Et avec elle, la peur irrationnelle des hommes¹⁰. »

La question est définitivement réglée et la vérité est sur le point de triompher sur les superstitions populaires héritées de nos ancêtres. Dans les livres de vulgarisation, les méchants loups trouvent leur place aux côtés des lycanthropes, des garous, des enfants loups... On montre les photos d'une pianiste célèbre, Hélène Grimault, qui câline les loups dans son jardin de New York ; on diffuse les récits d'aventuriers qui ont foulé le territoire de ces prédateurs... Au moment où les loups font leur réapparition en France, les « spécialistes »¹¹ se veulent rassurants. Certains nient farouchement l'existence des attaques de loups sur l'homme tout en prenant à partie les « historiens » :

« Des « historiens » ont osé écrire, sans rire, que la « bête » aimait tellement la chair des gardiens de troupeaux qu'elle « négligeait » celle des agneaux ? À qui peut-on faire croire ce genre de sornettes ? Certainement pas aux éthologues, à ceux qui connaissent les animaux, et les loups en particulier, pour les avoir étudiés dans le terrain¹². »

Dans sa monographie sur les loups, le naturaliste européen Robert Hainard finit également par écrire : « On peut finalement douter que les loups aient jamais mangé des hommes, malgré tous les récits anciens »¹³. Geneviève Carbone est un peu moins radicale et son analyse de la question semble évoluer au fil de ses ouvrages. En 1995, elle écrit que « de mémoire humaine, le loup n'a jamais attaqué l'homme de façon délibérée... »¹⁴. Mais le message délivré dans *La peur du loup*¹⁵ consiste plutôt à dénoncer ce qu'elle décrit comme un processus de construction de la peur basé sur la caricature de faits réels ou déguisés : « Elle [la peur] a inventé parfois, exagéré souvent quand l'horreur n'était pas assez grande, accusé toujours »¹⁶. Plus tard, prenant en considération les résultats d'un rapport que nous évoquerons plus bas, elle écrira : « Longtemps niés farouchement par les défenseurs du loup, des cas de prédation ou de tentative d'agression de loups sur l'homme sont aujourd'hui authentifiés¹⁷. »

10. *Terre Sauvage*, n°100, 1995, p. 76

11. Ces « spécialistes » sont des amateurs éclairés ayant une connaissance approfondie de l'espèce. Ces quelques personnes publient des livres et font figure de porte-parole privilégiés des loups dans les médias. Néanmoins, ils n'ont bien souvent aucune légitimité académique. Nous nous permettons de faire usage des guillemets pour les distinguer des scientifiques académiques dont il sera question plus bas.

12. MÉNATORY, 1995, p. 48.

13. HAINARD, 1989, p. 157.

14. CARBONE, 1995, p. 24.

15. CARBONE, 1991.

16. CARBONE, 1991, p. 41.

17. CARBONE, 2003, p. 112-113.

La « sérénité nuancée » des sources scientifiques

La littérature scientifique présente la question des attaques de loup sur l'homme de manière très différente. Dès le début des années 1970, les biologistes nord-américains reconnaissent des cas d'attaques, dont ils attribuent le plus souvent la responsabilité à des hybrides de chiens et de loups ou à des loups enragés¹⁸. En 2002, Mark E. McNay propose une analyse de quatre-vingts cas de loups ayant montré des comportements non craintifs envers des humains sur toute la période du xx^e siècle¹⁹. Il identifie une augmentation récente des comportements d'agression de loups envers des humains, qu'il explique par l'accroissement des populations lupines combiné à une très forte augmentation du nombre de visiteurs dans les « espaces naturels ». En janvier 2002, un rapport intitulé *The fear of wolf. A review of wolf attacks on humans* examine les données concernant des attaques de loups sur des hommes au cours des dernières centaines d'années dans le monde²⁰. Pour les auteurs, « il ne semble pas y avoir de doute qu'en de rares occasions et dans des circonstances particulières, des loups ont pu attaquer et tuer des gens »²¹. Ils distinguent trois types d'attaques : (1) les attaques par des loups enragés (la majorité des cas selon les auteurs) ; (2) les attaques défensives où le loup a mordu une personne en réponse à une situation où il était acculé ou provoqué (piégeage, approche des tanières, défense du troupeau) ; (3) les attaques de prédation lorsque les loups semblent avoir considéré une personne comme une proie. Alors que cette typologie annonce clairement celle proposée dans *l'Histoire du méchant loup*, ce rapport a reçu un bon accueil chez les protecteurs de loups et n'a pas fait l'objet de débat²². Le rapport se termine en dégageant quelques enseignements visant à expliquer la peur suscitée par ces animaux à notre époque :

« Les cas où des humains ont été attaqués, blessés ou tués par des loups, ajouté à notre peur culturelle de la vie sauvage, elle-même renforcée par les historiens et toute la mythologie, permet de mieux comprendre pourquoi les loups ont été perçus comme une menace pour le genre humain²³. »

À l'interface de l'écologie et de l'histoire, il faut également mentionner l'importante thèse de doctorat de François Groult de Beaufort sur l'écologie historique du loup en France, qui consacre une partie importante aux attaques de loups sur l'homme²⁴. F. de Beaufort reconnaît explicitement l'existence d'attaques. Il en propose une typologie (rage, attaque accidentelle, mangeur d'homme occasionnel et mangeur d'homme) et essaie de comprendre les conditions qui les ont rendues possible. Là encore, malgré ses conclusions

18. MECH et BOITANI, 2003.

19. McNay, 2002.

20. Commandité par le ministère norvégien en charge de l'environnement et préparé par le Norwegian Institute for Nature Research (NINA) avec la participation de la Large Carnivore Initiative for Europe (LCIE), ce rapport a pour objectif de « poser les bases d'un processus visant à diminuer la peur du loup et définir quelques conseils de gestion afin de réduire les risques potentiels d'attaques ». Dix-huit chercheurs, coordonnés par John Linnell, mènent une enquête basée essentiellement sur l'analyse d'ouvrages écologiques, médicaux, vétérinaires et historiques.

21. LINNELL *et al.*, 2002, p. 3.

22. Il a notamment fait l'objet d'un compte rendu diffusé dans *La gazette de grands prédateurs* et a été traduit et mis en ligne par les responsables du site internet.loup.org.

23. LINNELL *et al.*, 2002, p. 4.

24. DE BEAUFORT, 1988, p. 216-272.

en la matière, très proches à bien des égards des enseignements tirés vingt ans plus tard par l'*Histoire du méchant loup*, les travaux de F. De Beaufort n'ont suscité aucune controverse à notre connaissance. Nous tenterons de fournir quelques éléments d'explication plus bas.

Enfin, il faut également mentionner les travaux de quelques sociologues et ethnologues portant plus ou moins directement sur cette question des attaques de loups sur l'homme. En France, Sophie Bobbé²⁵ et Véronique Campion-Vincent²⁶ se sont par exemple interrogées sur le succès de la « vaste entreprise de réhabilitation, affirmant que les loups n'ont jamais tué personne »²⁷. D'une manière générale, elles considèrent plus ou moins explicitement l'existence passée des attaques de loups sur l'homme comme avérée, ce qui les amène à souligner le caractère fortement idéologique du discours des auteurs qui s'évertuent à blanchir l'image des loups.

Ce que les « pouvoirs publics » et « l'opinion publique » en disent

Les entretiens que nous avons conduits témoignent de la volonté d'un certain nombre de personnes hostiles à la présence des loups de mieux considérer ce qui constitue de leur point de vue un angle mort du débat général lié à cette espèce. Malgré quelques tentatives plus ou moins insolites²⁸ pour faire émerger cette question dans les débats, force est de constater que les « méchants loups » occupent une place très limitée dans les conflits qui opposent les lycophobes aux lycophiles sur la scène publique. Cette question pourrait pourtant être une ressource argumentative potentiellement efficace pour les lycophobes cherchant à « gagner l'opinion publique ». En effet, si beaucoup de gens se montrent hésitants quand ils sont invités à donner leur avis sur la dangerosité réelle de l'animal, les témoignages recueillis au cours de notre enquête tendent malgré tout à confirmer le fait que les loups restent perçus comme des animaux dont il est légitime de se méfier²⁹ et, après Véronique Campion-Vincent, nous pouvons donc dire que « l'opinion publique générale persiste dans une prudente réserve face aux loups »³⁰.

La question des attaques de loups sur l'homme n'est pas non plus totalement négligée par les « pouvoirs publics ». En France, quelques députés des départements confrontés à la présence des loups ont tenté d'interpeller le gouvernement sur les problèmes de « sécurité publique » que pouvait induire le retour de ces prédateurs.

25. BOBBÉ, 1996.

26. CAMPION-VINCENT, 2000.

27. *Ibid.*, p. 35.

28. On peut mentionner ici cet événement rapporté par de nombreux médias nationaux et qui s'avèrera finalement être un canular : « Loups - un berger affirme avoir été mordu par une louve : Un berger de cinquante-six ans, qui gardait son troupeau à Isola, dans le parc du Mercantour (Alpes-Maritimes), affirme avoir été mordu, jeudi 9 août, par une louve et l'un de ses deux louveteaux. Il aurait été blessé au visage et à la jambe alors qu'il se désaltérait en buvant l'eau d'un ruisseau. Selon le parquet de Nice, un médecin aurait confirmé que « les blessures, assez superficielles, étaient compatibles avec des morsures d'animaux », sans pouvoir établir s'il s'agit d'un chien ou d'un loup. Des gendarmes et des gardes du parc du Mercantour ont été dépêchés, mardi 14 août, sur les lieux. Le parquet a demandé une enquête pour établir une éventuelle présence du loup » (dépêche du *Monde*, le 17 août 2001).

29. Au cours des différentes enquêtes que nous avons pu mener sur le traitement politique des loups, il nous est souvent arrivé de recueillir des réactions comme : « Autant de loups dans les Bauges ! Il ne vaut mieux pas bivouaquer là-bas alors ! », « Nous avons fait une randonnée dans le Vercors et nous avons vu plein d'empreintes de loups dans la neige. Nous n'étions vraiment pas rassurés... », etc.

30. CAMPION-VINCENT, 2000, p. 38.

Par exemple Michel Bouvard, député UMP de la Savoie, soulève lors d'une séance parlementaire « la question de la sécurité des promeneurs et des campeurs, les loups n'hésitant plus à s'approcher des habitations humaines »³¹ ou encore interroge le ministre en charge de l'écologie « sur sa propre responsabilité, comme ayant mis en œuvre une politique d'expansion de ce prédateur dans les Alpes, en cas d'attaque sur un humain et a fortiori un enfant comme cela s'est passé en Turquie récemment et en France dans le passé »³². L'important rapport de la commission d'enquête parlementaire sur les conditions de la présence du loup en France et l'exercice du pastoralisme dans les zones de montagne consacre également à cette question un chapitre qui « montre l'existence réelle, mais rare, d'attaques sur l'homme »³³. Néanmoins, on peut dire que ces interventions des députés n'ont jamais été vraiment prises au sérieux par l'exécutif, et plus particulièrement par les ministres en charge de l'écologie qui, tous, ont sensiblement opposé la même réponse :

« Particulièrement difficile à observer dans la nature, le loup est un animal qui naturellement fuit l'homme parce qu'il le craint. Les spécialistes de sa biologie et de son comportement s'accordent sur le fait que, dans les conditions naturelles, le loup ne présente pas une dangerosité particulière pour l'homme. Les attaques d'hommes par des loups, documentées dans le monde, ont toujours été un événement rarissime et inhabituel ; la rage est sans aucun doute le facteur le plus important pouvant expliquer l'incidence des attaques. Or cette maladie a disparu du territoire national³⁴. »

La réactivation par l'historien d'un problème en suspens

Rappelons que cette petite description concerne une période antérieure à la publication de *l'Histoire du méchant loup*. On le voit, au moment où l'historien entreprend d'enquêter sur les attaques de loups sur l'homme, les « méchants loups » ne sont pas complètement absents des préoccupations de l'ensemble des personnes qui s'intéressent aux loups. La réalité de ce problème prend des figures très diverses allant de la négation jusqu'à son exagération. Pour autant, avant la publication de *l'Histoire du méchant loup*, cette diversité de points de vue ne se traduit pas par des disputes bruyantes et médiatisées.

Pourtant, quelques-uns des travaux que nous venons de citer dégagent des enseignements presque analogues aux conclusions de *l'Histoire du méchant loup* qui suscitent la controverse. Des éléments tirés d'entretiens menés auprès de naturalistes et d'anciens collègues et étudiants de F. De Beaufort nous permettent de dégager quelques hypothèses simples pour expliquer cette différence de réception. En ce qui concerne les travaux de F. De Beaufort, sa thèse est soutenue à un moment où le loup est une espèce disparue de France. Les enjeux concrets de connaissance et de gestion de l'espèce sont donc très réduits. La thèse de F. De Beaufort n'est connue que par une poignée d'initiés. Elle n'est pas publiée³⁵.

31. Question publiée au *Journal Officiel* le 24 juillet 2007, p. 4943.

32. Question publiée au *Journal Officiel* le 21 décembre 2004, p. 10143.

33. Anonyme [Assemblée Nationale], 2003, p. 17.

34. Réponse publiée au *Journal Officiel* le 14 février 2006, p. 1550.

35. La Société Française pour l'Étude et la Protection des Mammifères publie néanmoins le premier livret de son *Encyclopédie des carnivores de France*, écrit par F. De Beaufort et consacré au loup en France (DE BEAUFORT, 1987). Ce document de trente-deux pages ne met pas en avant les résultats sur les attaques de loups sur l'homme.

Po
« le
de
qui
on
tem
larg
rap
inte
mé
n'e
de
soi
dan
bre
qua
nor

mé
sur
pro
cra
doc
atta
par
pré
ava
sce
que

La

ruti
d'a
fais
que
les
con
des
fait
ren
que
la c

36. F.

Pour les quelques « spécialistes » lycophiles ayant connaissance de cette thèse, « le propos de De Beaufort était d'abord de dresser l'état des lieux de la disparition de l'espèce, pas de s'étendre sur ses rapports douloureux avec l'homme ». En ce qui concerne le rapport de 2002, intitulé *The fear of wolf. A review of wolf attacks on humans*, les choses sont assez différentes. Tout d'abord, ce rapport reste longtemps assez confidentiel. Publié en anglais, il est néanmoins traduit et diffusé largement sur les sites internet lycophiles que nous avons cités plus haut. Pour ce rapport, comme pour la thèse de F. De Beaufort, les naturalistes que nous avons interviewés insistent sur deux points. Premièrement, contrairement à *l'Histoire du méchant loup*, ces documents « ne sont pas des documents grand public » et il n'en a pas été question dans les médias. Pour eux, cette question des attaques de loup sur l'homme n'est donc pas totalement illégitime, à condition qu'elle ne soit pas projetée hors de contrôle en dehors des cercles d'initiés. Deuxièmement, dans un cas comme dans l'autre, « les cas étudiés pour la France sont peu nombreux » alors que « Jean-Marc Moriceau a fait beaucoup plus fort en terme de quantité ». Nous reviendrons ultérieurement sur l'analyse de la place des grands nombres dans la réception publique de *l'Histoire du méchant loup*.

Durant les quelques dizaines d'années précédant la publication de *l'Histoire du méchant loup*, la question de l'existence actuelle et passée des attaques de loups sur l'homme a évolué vers une forme publique particulière qu'il est possible de rapprocher de ce que Marc Ferro définit comme un tabou de l'histoire : un silence par crainte ou par pudeur, pouvant également être lié au refus d'utilisation de certains documents d'archives³⁶. En effet, il devient plus difficile de parler sérieusement des attaques de loups sur l'homme sans prêter à sourire ou être taxé d'archaïsme. D'une part, aucune attaque récente en France ne vient appuyer les thèses sur l'existence présente et passée des « méchants loups ». D'autre part, les mentions historiques avancées sont très souvent tirées des archives paroissiales, qui font l'objet d'un fort scepticisme, y compris chez certains scientifiques reconnaissant l'existence d'attaques de loups sur l'homme.

La réception publique de l'Histoire du méchant loup

Nous connaissons maintenant un peu mieux le contexte qui a précédé la parution de *l'Histoire du méchant loup*, et l'on perçoit déjà que celle-ci n'avait rien d'anodin. Sans être consensuelle, la question des attaques de loups sur l'homme faisait l'objet d'un système de places relativement stabilisé que l'enquête historique allait bientôt chambouler en introduisant le doute pour les uns, en cristallisant les certitudes pour les autres, et en renversant les convictions de certains. Cette controverse constitue donc une épreuve intéressante à pister parce qu'elle crée des différences concrètes suffisamment significatives par rapport à un « état de fait » antérieur relativement stabilisé. Elle rouvre un débat inachevé. Elle vient remettre en suspension les composants d'une question somnolente, entrée quelques années plus tôt dans une léthargie quelque peu crispée. Il convient alors de la décrire.

36. FERRO, 2002, p. 15.

Commençons, dans un premier temps, par présenter succinctement les protagonistes de la controverse et tentons, dans un deuxième temps, d'identifier les principaux angles saillants des disputes qui les occupent.

L'historien, les loups et les publics

Jean-Marc Moriceau, l'auteur de *l'Histoire du méchant loup*, est un ancien élève de l'École Normale Supérieure devenu professeur d'histoire moderne à l'Université de Caen. Figure importante du champ académique de l'histoire rurale, il est reconnu pour avoir notamment fortement contribué à renouveler une histoire rurale en perte de vitesse, en particulier avec la création de l'Association Histoire et Sociétés Rurales au début des années 1990 et une revue (*Histoire et Société Rurales*) qu'il dirige depuis ses débuts (1994). En 2002, il décide de lancer une grande enquête sur les attaques de loups sur l'homme. À ce moment, les quelques travaux historiques portant sur le sujet sont dispersés et souvent conduits à petite échelle par des historiens amateurs. Pour la première fois, un historien professionnel très solidement ancré dans le champ académique s'empare de la question et lance une enquête d'envergure nationale.

C'est d'abord en arpenteur d'archives que Jean-Marc Moriceau fait ses premières rencontres marquantes avec les loups, quelques années avant leur retour en France au début des années 1990. Ses travaux de démographie historique et d'histoire économique et sociale l'amènent à croiser ces prédateurs du passé à plusieurs reprises : tantôt enragés, mangeurs de bétail, mangeurs d'hommes... Puis arrive un autre genre de loup qui finit par convaincre définitivement notre historien d'accorder à ces animaux une place prépondérante dans son parcours professionnel, dans sa discipline, puis plus largement dans les publics. Au début des années 1990, les loups réapparaissent sur le territoire français et deviennent alors l'objet d'un grand nombre de disputes prenant une ampleur publique particulièrement importante :

« Des bribes d'histoires, extraites de leur contexte, étaient utilisées à charge ou à décharge pour faire le procès d'un animal : comme si il y avait un procès à faire ! Les écologistes niaient ces fragments d'histoire et un certain nombre de défenseurs du loup en utilisaient d'autres sans s'encombrer de nuances. Je me disais : dans cette situation-là, il y a un véritable débat de société, il y a un problème d'environnement, les historiens ne peuvent plus désertier le terrain³⁷. »

La question des attaques de loups sur l'homme lui apparaît alors comme un fait historique malmené qu'il est urgent de restaurer avant que celui-ci ne soit définitivement nié par l'opinion publique. Mais sa décision d'investir cette question ne consiste pas seulement à rendre justice au passé des prédateurs. Il y voit également l'occasion d'« ouvrir les publics » de l'histoire rurale et de convaincre de l'utilité sociale de sa discipline en montrant sa capacité à apporter des réponses à des questions actuelles de société :

« J'ai toujours eu ces deux soucis : pouvoir être utile à la société en sortant du réseau des universitaires, pouvoir ouvrir les publics en contribuant à des débats et à des réalisations d'aménagement contemporain [...] Et avec le loup, là je me dis : il y a une occasion absolument évidente³⁸. »

37. Jean-Marc Moriceau (entretien).

38. Jean-Marc Moriceau (entretien).

L'historien parvient effectivement à toucher un large public avec cet ouvrage³⁹, dont il accompagne de près la diffusion par un très grand nombre de conférences publiques qu'il donne un peu partout en France. Parmi ceux qui ont connaissance de l'existence de *Histoire du méchant loup*, quelques-uns sont suffisamment affectés pour manifester publiquement leurs réactions à l'ouvrage, qu'ils l'aient lu ou qu'ils en aient simplement entendu parler. Les réactions à la publication de l'ouvrage et aux conférences publiques sont très diverses. La presse quotidienne régionale couvre assez largement l'événement. Les titres sont éloquentes : « Selon un universitaire, le loup a tué des dizaines de milliers de Français »⁴⁰ ou encore, « Notre meilleur ennemi »⁴¹. Dans la presse agricole, l'enquête de l'historien vient conforter, avant même la publication de l'ouvrage, une conviction largement dénigrée jusque là et permet à certains chroniqueurs d'inverser la charge de l'idée reçue dont ils sont largement accusés par leurs adversaires lycophiles :

« Oui, c'est un fait historique établi, le loup s'attaque à l'homme. Contrairement à ce que voudraient laisser croire certains de ses défenseurs, le loup n'est pas meilleur que les autres animaux. Là encore il faut tordre le cou à quelques idées reçues savamment entretenues par ceux qui ont intérêt à cacher sa vraie nature⁴². »

Après avoir lu l'ouvrage, certains fervents défenseurs des loups considèrent s'être trompés en affirmant que le loup n'attaquait jamais l'homme. À l'image de ce journaliste, bien connu des naturalistes, qui écrit dans une chronique du quotidien *La Croix*, datée du 11 septembre 2007 :

« Je me suis trompé, j'ai eu tort. C'est loin d'être tragique, mais je crois que cela vaut la peine d'être rapporté. Pendant quelques années, j'ai collaboré bénévolement à une revue naturaliste appelée *La Voie du loup*. Créé après le retour du loup en France – daté de 1992 –, ce bulletin défend sans détour la présence du grand prédateur dans nos montagnes. Au cours de multiples discussions avec des « amis » du loup, j'ai toujours entendu dire que l'animal n'attaquait pas l'homme. Jamais. Ou bien dans des circonstances extrêmes, par exemple au cours de terribles conflits ou d'épidémies. Ou encore pour cause de rage. J'avoue avoir cru pleinement cela et l'avoir abondamment propagé, partout où je le pouvais⁴³. »

Au-delà de ces quelques réactions, c'est la perplexité qui semble l'emporter chez de nombreuses personnes. C'est ce que nous avons pu constater au cours de nos enquêtes auprès d'acteurs variés (scientifiques, administratifs, professionnels et militants) directement engagés dans les controverses portant plus généralement sur la place que nous voulons et/ou pouvons accorder aux loups actuellement en France. Le billet publié en octobre 2007 sur le site internet de l'association Ferus de protection des grands carnivores en France rend bien compte de cette perplexité sur un livre dont on ne sait pas très bien que penser :

39. 4 000 exemplaires sont vendus en un an et demi, et une deuxième édition, corrigée et complétée, paraît dès l'année qui suit la publication.

40. *Nice Matin*, 3 juillet 2007.

41. *Le Dauphiné Libéré*, 7 juin 2007.

42. Apasec, 1^{er} août 2005.

43. Suite aux réactions d'un certain nombre de ses amis et collègues issus des milieux de la protection de la nature en général et des grands prédateurs en particulier, ce journaliste finira par revenir sur ses propos dans son blog personnel. Le 8 janvier 2008 il écrira : « J'ai donné une chronique au quotidien *La Croix*, dans laquelle je revenais sur le livre de Moriceau, en aggravant mon cas. » Et plus loin, il laissera la main à celui qu'il considère comme une grande figure de la protection de la nature en France : « Car la critique de JP est bien meilleure que la mienne. Son savoir sur la question est aussi, soit dit en passant, bien plus grand que le mien. Je m'étais contenté de la lumière apparente du livre de Moriceau. JP en scrute les ombres, bien réelles. »

« Donnez-nous votre avis ! [...] Le livre de Jean-Marc Moriceau suscite [...] bien des débats, des questions ou des critiques au sein de notre association. Si vous avez lu le livre ou si vous avez assisté à une des conférences données par Jean-Marc Moriceau, faites-nous part de votre avis [...]»

C'est dans la blogosphère que la controverse prend de l'ampleur. Elle commence, d'ailleurs bien avant la publication de l'ouvrage et notamment sur le site *Senior Planet* (section généalogie) où, en février 2004, un article annonce « la chasse aux loups est ouverte ! » et informe les généalogistes du lancement de l'enquête de l'historien tout en faisant un appel à contribution auprès de ces fouilleurs d'archives⁴⁴. Après la publication de l'ouvrage, c'est notamment à partir de la mise en ligne du compte rendu critique d'un géographe spécialiste des grands carnivores⁴⁵ qu'un grand nombre de lycophiles apprendront l'existence de *Histoire du méchant loup*. Deux sites internet concentreront la très grande majorité des réactions⁴⁶ : *loup.org*, une plate-forme entièrement consacrée aux loups, et le site de l'association Ferus. En quelques semaines, les participants aux discussions se multiplient et se diversifient. Ils finissent par former un panel élargi de protecteurs des loups allant de l'adolescent passionné par la figure de « l'animal people » dont les loups sont parfois l'objet, à des naturalistes reconnus comme des figures importantes de la protection de la nature en France. Les chercheurs travaillant de près ou de loin sur les loups ou sur des sujets apparentés ne prennent pas part aux débats. Certains publient des recensions critiques pour quelques revues de sciences humaines et sociales. Ces comptes rendus n'ayant soulevé à notre connaissance aucun débat dans le monde de la recherche. Les universitaires présents sur les forums sont avant tout représentés par l'auteur lui-même qui finit par accepter de contribuer à ces discussions électroniques. À noter également, la participation active de quelques historiens, amateurs, professionnels et étudiants.

Les angles saillants du débat

Parmi les lycophiles, un certain nombre de participants aux débats s'improvisent plus ou moins apprentis historiens pour décortiquer le travail de l'auteur et mettre à l'épreuve sa rigueur et son sérieux dans le respect des règles de la méthode : certains revoient le traitement statistique des données, d'autres discutent l'usage des sources, d'autres encore décortiquent l'argumentaire pour dénicher ce qui leur apparaît être une hypothèse mal posée ou un argument non ou mal étayé. Quatre questions principales occupent les débats. D'abord la validité des sources de l'historien et en particulier la fiabilité des actes paroissiaux dans lesquels des curés rendaient compte de morts occasionnés par des attaques de loups⁴⁷. Ensuite, la question de la rage,

44. Une grande partie de la fabrique de cette *Histoire du méchant loup* repose sur les capacités de l'historien à mobiliser autour de lui un grand nombre de généalogistes. Voir notamment l'article qu'il publie dans la *Revue Française de Généalogie* (MORICEAU, 2004).

45. BENHAMMOU, 2007.

46. De manière plus anecdotique, on peut également mentionner l'existence de débats sur des sites non spécialisés comme le site d'information et de débat participatif « Rue89 », sur lequel un étudiant en journalisme publie un article consacré à *Histoire du méchant loup*.

47. À noter que l'auteur semble avoir anticipé cette défiance envers ces sources. Les deux premiers chapitres de son livre sont consacrés au croisement, au recouplement et à la discussion de celles-ci ; le deuxième chapitre étant consacré intégralement à la question de la fiabilité des curés en tant que témoins des attaques de loups sur l'homme. Si ce travail de discussion de sources est à la base de toute analyse historique, la place importante accordée à cette question dans l'ouvrage semble relativement inhabituelle.

qui reste pour beaucoup de lycophiles le facteur exclusif d'explication des attaques de loups sur l'homme, alors que l'historien met en avant également des cas d'attaques commis par ce qu'il appelle des « loups sains ». Également, les problèmes d'identification des mentions de « bêtes » (« bêtes féroces », « bêtes sauvages », etc.) que l'auteur attribue à des attaques de « loups anthropophages », alors qu'il pourrait s'agir pour certains de chiens ou d'autres prédateurs sauvages. Enfin, en lien étroit avec les trois premières questions, la validité des chiffres avancés par l'historien cristallise largement les débats.

Mais sous l'apparence quelque peu technique de ces disputes, que se joue-t-il d'autre, et comment en sommes-nous arrivés à une telle controverse ? Celle-ci surprend en premier lieu les historiens curieux, qui vont constater par eux-mêmes dans quelle mêlée leur collègue se trouve pris :

« Quand on regarde un petit peu les réactions du grand public, on est assez effaré de voir la violence qui peut se dégager, qui a pu se dégager, qui continue de se dégager autour du livre de Jean-Marc Moriceau et finalement, c'est là que se trouve le nœud du débat, pourquoi tant de violence ? » (*un historien*).

« Peut-on faire l'histoire des grands prédateurs ? »

« Peut-on faire l'histoire des grands prédateurs carnivores (loup, ours, lynx) en Europe ? » Tel était le thème de la rencontre organisée par l'Association d'Histoire des Sociétés Rurales à l'occasion de son quinzième anniversaire, dans le cadre du Festival d'histoire de Blois en octobre 2008. Cette question a la vertu d'illustrer le malaise perçu chez certains historiens. Nous sommes quelques mois après la publication de *l'Histoire du méchant loup*, et les réactions plus ou moins virulentes à l'égard de l'ouvrage se poursuivent. À travers cet épisode, l'histoire comme discipline académique est contestée de l'extérieur et les historiens sont amenés à s'interroger sur leurs propres pratiques. En effet, si les débats sur les « méchants loups » du passé sont étroitement connectés à la question de la place que l'on souhaite accorder aux loups en France dans nos sociétés modernes, il est aussi question en contrepoint de la place de l'historien : ce dernier réinterroge la juste place des loups et, en retour, les loups s'avèrent un objet d'étude récalcitrant qui réinterroge la juste place de l'historien à travers ces porte-parole reconnus jusqu'alors comme les propriétaires légitimes du loup en tant qu'objet de connaissance.

Traquer les loups en historien

La question de la place accordée à l'animal en tant qu'objet de recherche est sans doute l'un des principaux points d'achoppement de la controverse. Si l'auteur insiste parfois sur le fait que « quelle que soit l'identité biologique absolue de tous ces canidés tueurs, ils sont aussi et surtout des révélateurs de l'histoire des hommes »⁴⁸, c'est pourtant bien les faits et gestes de ces animaux qui sont au cœur de l'enquête et qui interfèrent avec le fonctionnement des sociétés rurales de l'époque. L'historien semble avoir l'ambition de parler *vraiment* de l'animal en tant qu'opérateur social qui agit concrètement et qui fait agir en retour les sociétés rurales étudiées.

48. MORICEAU, 2008 [2007] : avant-propos pour la deuxième édition.

Alors qu'on sépare ordinairement les sciences humaines de l'animal et les sciences naturelles de l'animal, Jean-Marc Moriceau adopte une posture un peu particulière dans le paysage épistémologique. Comme les géographes qui tentent de distribuer leurs travaux de part et d'autre de la ligne qui partage le domaine physique et le domaine culturel, les historiens semblent également avoir institué ce partage des tâches entre une histoire culturelle et une histoire plus naturaliste de l'animal⁴⁹. Alors qu'on s'accorde généralement à expliquer la nature par la nature et la société par la société, Jean-Marc Moriceau déborde et croise un cadre épistémologique bien établi. Il nous explique les comportements des loups du passé (éthologie) à partir des traces laissées par l'animal dans les sociétés rurales de l'époque (principalement les registres paroissiaux, l'état civil et les autres sources d'archives départementales). Ce qui lui permet ensuite de nous expliquer la peur du loup (qualifiée bien souvent de « culturelle ») par des faits de nature (figure 1).

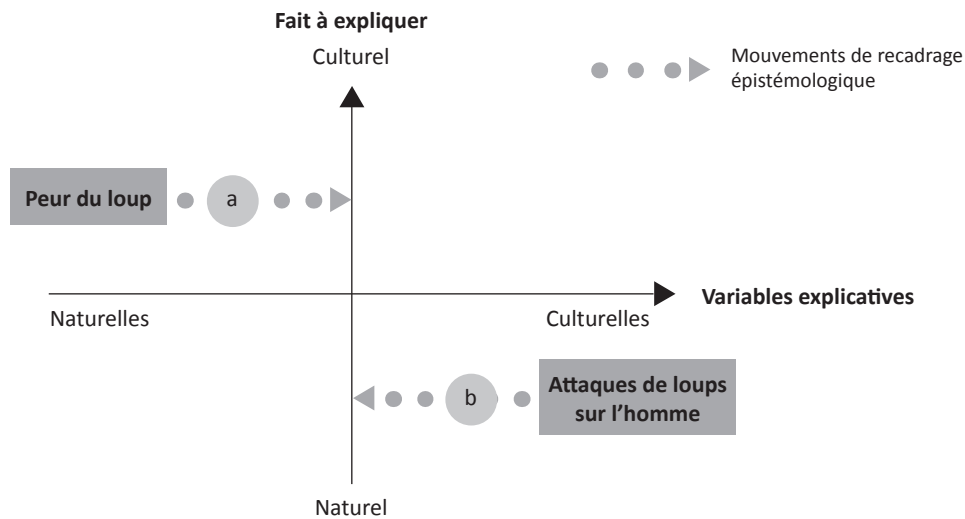


Figure 1.
Torsion épistémologique et mouvements de recadrages.

En définitive, l'*Histoire du méchant loup* tend à naturaliser « la peur culturelle du loup » et à sociologiser en quelque sorte l'éthologie des loups, dont l'explication ne dépend plus seulement des facteurs écologiques classiques propres aux écosystèmes dans lesquels les loups évoluent, mais également des facteurs sociaux, politiques, et économiques des mondes humains que ces animaux côtoyaient.

49. Pour les premiers, « tout est culturel » en quelque sorte, jusqu'à l'histoire naturelle considérée comme « une forme d'histoire culturelle d'un type particulier » (PASTOUREAU, 2007, p. 20). L'histoire des animaux qu'ils proposent est alors une histoire d'animaux résorbés dans la société, une histoire dont « le point focal, bien évidemment, n'est pas la bête mais l'homme » (PASTOUREAU, 2007, p. 17-18). Les seconds s'inscrivent dans une perspective beaucoup plus naturaliste : « Pour les animaux des siècles passés, qu'il n'est plus possible d'observer, et que les hommes de jadis ne regardaient pas avec les mêmes yeux ni les mêmes préoccupations qu'aujourd'hui, la démarche scientifique de base consiste à rechercher, avec des moyens modernes, ce qu'il peut subsister d'eux et des éléments de leur milieu. Une étude critique de l'ensemble des représentations qu'ont pu nous en retransmettre les hommes ne peut être entreprise sans ces préalables certitudes de la zoologie » (DELORT, 1984, p. 15).

La forme des débats est en partie affectée par cette torsion épistémologique que certains détracteurs de Jean-Marc Moriceau tentent de rectifier en réattribuant aux faits en question les variables explicatives qui conviennent :

- d'un côté (a), certains « re-culturalisent » le mode de traitement explicatif de la peur des loups ; comme dans l'extrait suivant, où l'un des défenseurs de l'*Histoire du méchant loup* est pris à parti :

Monsieur A dit : « les attaques de loups sont peu nombreuses. Elles sont néanmoins suffisantes pour avoir influencé la culture populaire, avoir créé ce que vous appelez « la peur du loup », etc. Première erreur, ce ne sont pas les attaques de loups qui ont influencé la culture populaire mais l'homme comme il a déjà été dit. L'Église étant la première responsable il y a de ça quelques siècles. Les loups n'attaquent jamais l'homme.

- d'un autre côté (b), certains mènent l'hypothèse du « méchant loup » à l'absurde en proposant, non sans ironie, une lecture naturaliste poussée à son paroxysme : « Quant à la notion de loups « anthropophages », [...] cette nouvelle « sous-es-pèce » animale semble pour le moment totalement inconnue des scientifiques ! »

De la mesure du risque aux risques de la mesure

Nous l'avons vu précédemment, la question de l'usage des chiffres cristallise le débat. En pratiquant une histoire quantitative, Jean-Marc Moriceau s'attache à mesurer l'ampleur du risque d'attaque sur les périodes considérées. De ses estimations, il conclut que :

« [L'historien] n'a pas fini de mesurer l'impact de la dangerosité de *Canis lupus*. L'ampleur des informations laissées dans les archives – en dépit de toutes celles qui en ont disparu – est telle qu'il ne saisit qu'une partie de la réalité et les découvertes nouvelles viennent compléter sans cesse son corpus. Dans cette perspective, le bilan quantitatif des attaques causées par les loups – tout en restant tributaire de contextes environnementaux particuliers – ne cessera de s'alourdir, n'en déplaise à ceux qui croient qu'en « blanchissant » l'image de l'animal ils faciliteront son développement actuel⁵⁰. »

Le débat n'est donc plus seulement de reconnaître si des loups auraient ou non attaqué des humains et dans quelles circonstances. La question prend une tournure tout à fait différente quand il s'agit de « mesurer l'impact de la dangerosité de *Canis lupus* ». Dans cette optique, la fabrique de l'*Histoire du méchant loup* repose essentiellement sur la constitution d'une base de données rassemblant une importante population de loups tueurs d'hommes répartie sur l'ensemble du territoire national et sur une période de cinq siècles⁵¹. Pour l'historien quantitativiste, on comprend que plus la collection de cas est grande, plus il sera à même d'en proposer une analyse fiable et convaincante. L'accumulation de données quantitatives est également une ressource stratégique contre les critiques et les attaques de l'extérieur⁵², elle fournit une « banque de données » qui constitue une sorte de « cartouche de science indiscutable »⁵³.

50. MORICEAU, 2008 [2007] : avant-propos pour la deuxième édition.

51. L'analyse sérielle des cas d'attaques s'appuie en fait sur la période de 1570-1830, deux siècles et demi qui rassemblent 95 % des données retrouvées.

52. PORTER, 1995.

53. DESROSIÈRES, 2008, p. 100.

Cette question de la mesure et du chiffrage n'est pas anodine pour expliquer la forme des débats qui ont fait suite à la publication de *l'Histoire du méchant loup*. On l'a vu plus haut, de nombreux scientifiques et naturalistes reconnaissent l'existence actuelle et passée d'attaques de loups sur l'homme. Pourtant, ces mêmes personnes restent souvent sceptiques sur le crédit à accorder à l'analyse de l'historien et insistent bien souvent sur la question des chiffres avancés. Les incompréhensions – voire les rivalités – pouvant opposer des champs disciplinaires aussi différents que l'histoire et l'écologie ne suffisent pas à expliquer la défiance. Le mode de traitement et d'analyse des cas d'attaques nous paraît être un point important pour comprendre ce qui oppose les protagonistes.

D'un côté, des scientifiques et des lycophiles reconnaissant l'existence actuelle et passée des attaques de loups sur l'homme traitent ces cas comme des accidents (au sens presque statistique du terme), attribuant couramment au loup le qualificatif d'« anormal » ou de « déviant », comme ces participants au débat pour qui « beaucoup de spécialistes du loup ont déjà expliqué tous ces faits et comportements « anormaux » du loup... », ou qui avancent encore que :

« Dans toutes les espèces, il y a toujours eu des animaux « déviants ». On peut très bien souhaiter la survie et la protection du loup aujourd'hui, et reconnaître que quelques-uns de leurs ancêtres ont massacré et/ou dévoré des êtres humains dans le passé. Il n'y a pas de contradictions ! »

88

Ici, les attaques de loups sur l'homme restent alors présentées comme des cas isolés, dispersés dans le temps et dans l'espace sans liens entre eux.

Le traitement quantitatif qu'en propose l'historien est quant à lui très différent. Dans un premier temps, les analyses comparées qu'il développe le conduisent à distinguer les loups enragés des loups qualifiés de « sains » (c'est-à-dire non enragés). On observe ici une dissonance sémantique importante avec les « loups anormaux » et les « loups déviants » que les lycophiles distinguent des loups enragés. Dans un deuxième temps, les méthodes quantitatives amènent l'historien à traiter ensemble les cas répertoriés dans sa base de données, afin de faire ressortir au fil de l'analyse les variables explicatives qui lui permettent de mieux caractériser le comportement des loups du passé et le fonctionnement des sociétés rurales qu'ils côtoyaient. Un tel traitement statistique et systématique d'une collection de cas regroupés et traités ensemble induit une présentation tout à fait différente des « méchants loups » qui ne sont plus ici tout à fait des *accidents statistiques*, mais qui tendent à faire *phénomène*, notamment à travers un ensemble de cartes, de graphiques et de tableaux qui lissent à première vue les discontinuités spatiales et temporelles séparant chacun des cas.

Les modes de traitement, d'analyse et d'authentification des cas d'attaques répertoriés sont des points importants du débat en tant qu'ils sont constitutifs de la mise en forme publique des « méchants loups ». Il n'est pas question ici de juger de la pertinence ou de l'objectivité des méthodes d'analyse. Par ailleurs, il convient de souligner les effets concrets importants que celles-ci peuvent avoir sur la réception publique des connaissances produites.

Co

rien
tion
que
– co
que
ces
tion
ant
lls
tori
en

tiqu
de
pei
en
des
au
rev
fon

Re

d'an
Ma
arti

54. L
de lo
tions

Conclusion : le rôle de l'historien et les effets pragmatiques de l'histoire

En s'intéressant de près aux ancêtres d'un animal qui fait polémique, les historiens peuvent difficilement échapper à des enjeux qui dépassent largement les questions déjà difficiles de la justesse des interprétations du passé et de la vérité historique⁵⁴. Si certains lycophiles viennent chahuter les historiens jusque dans leur atelier – contestant leurs pratiques, leur rigueur et leur neutralité –, c'est tout autant pour des questions de justice politique que de justesse scientifique. Alors que les historiens ne cessent de fustiger les anachronismes et d'insister sur la nécessaire contextualisation des données du passé, les lycophiles, pour leur part, exhortent les historiens à anticiper les effets collatéraux du transport d'informations du passé vers le présent. Ils veillent sur la protection d'une espèce dont ils savent – entre autre grâce aux historiens – qu'un des principaux motifs de destruction qui a conduit à son extermination en France et ailleurs était son anthropophagie, réelle ou supposée.

L'auteur de *l'Histoire du méchant loup* a complexifié un peu plus la carrière politique des loups. Alors que des moutons, des naturalistes, des éleveurs, des chiens de protection, des touristes, des mouflons, des chasseurs, des élus... ont toutes les peines du monde à se mettre d'accord entre eux, l'historien s'invite dans la mêlée en exigeant qu'on prenne en compte également le cas de ces « méchants loups » des siècles derniers. Jusqu'à maintenant, ces animaux du passé n'avaient pas voix au chapitre dans les débats visant à définir la place à accorder à leurs descendants revenus en France au début des années 1990. Avec *l'Histoire du méchant loup*, ils font une (ré)apparition publique dont l'issue est encore incertaine.

Remerciements

Je remercie Isabelle Mauz et Céline Granjou pour leurs commentaires et leurs suggestions d'améliorations pour cet article. Je remercie également Julien Alleau, Jacques Baillon, et Jean-Marc Moriceau pour leur relecture attentive d'une version antérieure de ce texte, sachant que cet article n'engage que la responsabilité de son auteur.

54. L'enquête d'Isabelle Mauz et Céline Granjou (2008) sur les controverses liées au dénombrement des populations actuelles de loups en France montre que des disciplines aussi pointues que la génétique et la modélisation mathématique des populations animales ne sont pas non plus à l'abri d'une défiance publique.

